# documents

**POUR L'HISTOIRE DU FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE OU SECONDE**

**REVUE SEMESTRIELLE PUBLIÉE PAR LA SIHFLES**

**Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde**

**indexée par MLA et LLBA, *peer-reviewed***

**Directeur de publication :** Javier Suso Lopez, Président de la SIHFLES
**Direction éditoriale :** Despina Provata & Marie-Christine Kok Escalle



**Comité scientifique**

Henri Besse (ENS de Lyon), Patrick Cabanel (Université Toulouse - Jean Jaurès), Jean-Claude Chevalier (Université Diderot - Paris VII), Maria Colombo Timelli (Université de Milan), Daniel Coste (ENS de Lyon), Willem Frijhoff (Université Erasmus, Rotterdam), Gerda Hassler (Université de Potsdam), Gisèle Kahn (ENS de Lyon), Douglas A. Kibbee (Université de l'Illinois à Urbana-Champaign), Brigitte Lépinette (Université de Valence), Carla Pellandra (Université de Bologne), Marcus Reinfried (Université de Iéna), Karène Sanchez Summerer (Université de Leyde), Pierre Swiggers (K.U. Leuven), Gérard Vigner (Paris), Alicia Yllera (UNED, Madrid).

**Comité de rédaction**

Michel Berré (Université de Mons), Juan Francisco García Bascuñana (Université de Tarragone), Jacqueline Lillo (Université de Palerme), Marie-France Merger (Université de Pise), Nadia Minerva (Université de Catane), Madeleine van Strien-Chardonneau (Université de Leyde).



**Siège social : SIHFLES** c/o **INALCO** Pôle des Langues et Civilisations

65 rue des Grands-Moulins, bureau 2.21 – F – 75013 PARIS

**Adhésion et abonnement : voir p. 233**

**ISSN 0992-7654 – Prix de ce numéro : 20 euros**

**Numéro réalisé avec l'aide de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France.**

**Couverture : ENIO, Paris, photothèque AIU, photo éd. Ed. Ribaud.**


## Sommaire


Gérard VIGNER
Présentation ..... 5

Jean-François ZORN
Le rôle des écoles dans la mission des Églises anglicanes et protestantes du Sud : héritages, mutations, perspectives ..... 11

Danielle OMER
La formation en « langues orientales » à l'École normale israélite orientale des garçons : des discours aux pratiques (1865-1935) ..... 35

Gérard VIGNER
L'École Jules-Ferry, école normale de l'enseignement colonial : une formation pour apprendre à enseigner dans les colonies (1902-1912) ..... 57

Karène SANCHEZ SUMMERER
Pour Dieu et la Patrie. Formation des missionnaires français envoyés au Levant (1880-1940). Le cas des frères des écoles chrétiennes ..... 83

Despina PROVATA
Se former pour enseigner ou enseigner pour se former ? Formations et parcours d'enseignants en Grèce au XIX^e^ siècle ..... 101

Loukia EFTHYMIOU
Le rôle de l'École française d'Athènes dans l'institution d'une formation de francisants en Grèce, 1897-1930 ..... 121

Arzu ETENSEL ILDEM
La formation des enseignants de français en Turquie : le cas du département de français de l'université d'Ankara ..... 137

Michel WAUTHION
Les politiques éducatives et le français à l'heure
du condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides
(1901-1980) ..... 149

Daniel COSTE
Sur quatre moments de la formation en France
des enseignants de français aux étrangers ..... 171

**Thèse**

Yoshiko SUGIYAMA. *Sur les mêmes bancs d'école : Louis Machuel et la rencontre franco-arabe en Tunisie, lors du Protectorat français (1883-1908)*. (Gérard Vigner) ..... 195

**Lectures**

Antonio Gaspar GALÁN & J. Fidel CORCUERA. *La gramática francesa de Baltasar de Sotomayor (Alcalá de Henares, 1565)*. (Brigitte Lépinette) ..... 203

Derek OFFORD, Lara RYAZANOVA-CLARKE, Vladislav RJÉOUTSKI & Gesine ARGENT (eds). *French and Russian in Imperial Russia*. (Marie-Christine Kok Escalle) ..... 207

Rahul MARKOVITS. *Civiliser l'Europe. Politiques du théâtre français au XVIII^e siècle*. (Nadia Minerva) ..... 213

Caroline HERVÉ-MONTEL. *Renaissance littéraire & conscience nationale. Les premiers romans en français au Liban et en Égypte (1908-1933)*. (Henri Besse) ..... 221

**La SIHFLES** ..... 233

# Présentation

La période qui nous intéresse ici est importante à plus d'un titre. Deux grands mouvements concomitants vont affecter l'enseignement du français et en modifier quelque part la nature. D'une part l'institutionnalisation du français qui dans la plupart des pays d'Europe va devenir une discipline scolaire, trouvant pour l'essentiel sa place dans l'enseignement secondaire. Certes l'enseignement du français était déjà présent dans un certain nombre d'institutions religieuses, de pensionnats, d'établissements spécialisés, selon des processus de dissémination complexes, mais il ne l'était que ponctuellement, dans ce qui ne constituait pas encore un réseau de scolarisation ouvert à un plus grand nombre d'élèves et régis par des programmes de formation communs. Discipline scolaire, le français, comme langue étrangère, prend désormais place dans un cursus nouvellement construit et appelle pour son enseignement le recrutement d'un nouveau corps d'enseignants, celui des professeurs, qui vont progressivement, et dans des conditions variées, prendre la place des maîtres de langue. Mouvement par lequel les États-nations nouvellement construits vont s'approprier l'enseignement des langues étrangères. Ce qui va d'abord poser la question du mode de recrutement de ces enseignants. Des critères devront être établis, des concours organisés, une formation professionnelle mise en place. Un enseignement public se construit progressivement en place. La relation des professeurs aux savoirs scientifiques, c'est-à-dire aux sciences du langage, va considérablement évoluer et ce mouvement très large de professionnalisation va affecter de façon significative l'enseignement des langues étrangères. Chacun des pays engagé dans ces réformes va organiser, avec ses ressources propres, ce travail inédit de formation d'enseignants et cela à un moment où la science linguistique connaît de considérables bouleversements.

Second mouvement, un changement tout aussi radical dans la logique d'organisation du marché des langues. Jusque dans le milieu du XIX^e siècle, l'apprentissage du français résulte de demandes variées issues de toutes les régions d'Europe, demandes auxquelles la France n'apporte pas de réponses institutionnellement construites. Relevons cependant que le souci de développer une influence selon les principes d'un *soft power*

> *Grammatica* a pour origine, ou bien les apports personnels, ou bien d'autres éditions ou d'autres manuels.

Cette première conclusion amène les deux chercheurs à se demander quelles furent les autres sources de Sotomayor, question qui a aussi été examinée avec toute la précision possible, en un travail au plus haut point minutieux, de comparaison d'ouvrages (entre 1558 et 1565) qui auraient pu être source de la *Grammatica*. S'appuyant sur l'existence de données récentes quant à l'existence de *Conjugaisons* de Meurier de 1564, Corcuera & Galán considèrent que cet ouvrage, qu'ils n'ont pas pu voir, aurait alors été la source de Sotomayor.

Insistons sur l'extrême précision de la démarche des deux auteurs dont les hypothèses sont étayées sur des aspects à la fois internes (les pages de Sotomayor comparées à celles d'autres auteurs) mais aussi bibliographiques – les dates des exemplaires disponibles entre 1555 et 1565 – qui a supposé une exploration exhaustive de bibliothèques et de catalogues. La rigueur de cette dernière permet de conclure, aussi loin que l'on puisse aller, à une filiation Meurier-Sotomayor et à ne pas intégrer Sotomayor dans la lignée des Berlaimont.

Autre aspect que met en valeur tout à fait pertinemment l'étude préliminaire de Corcuera & Galán : dans ce contexte des grammaires contrastives, les observations *théoriques* sont rares et n'ont que bien peu à voir avec des 'monuments' comme la grammaire de Nebrija, par exemple, qui, sous l'influence des grammaires latines, avait considéré l'existence de quatre parties du discours (orthographe, prosodie, morphologie et syntaxe) et les avait rangées en sous-classes, effectuant de la sorte un véritable travail d'analyse du matériel discursif[6]. Les grammaires pour étrangers, elles, sont essentiellement des répertoires de formes, mais, cependant, les avertissements tendant à éviter les fautes commises par le groupe linguistique qui apprend la langue étrangère objet y mettent en œuvre une métalangue grammaticale (même rudimentaire,

[6] *Gramática de la lengua castellana que hizo el maestro Antonio de Lebrija* (Salamanca, 1492). La première grammaire d'une langue vernaculaire en Europe, selon S. Auroux 1993, inclut, en sa partie finale, 24 pages de morphologie, essentiellement verbale, pour les étrangers.



et d'ailleurs, comme on le sait, calquée sur la latine, source obligée de par, d'un côté, l'absence de modèles vernaculaires et, de l'autre, la culture des apprenants qui avaient appris peu ou prou la langue morte). Il est possible de rencontrer cette métalangue chez Sotomayor (par exemple et entre autres) dans un bref avertissement au lecteur (p. 53) :

> Afin que tu n'abuses de ce verbe (he) espaigniol ia sus conjugué, saches que le dit (he) precede un preterite. Qui est auxiliaire aux autres verbes comme *Yo he hecho, yo havia dicho*. Etc. Mais *tengo*. Requiert un accusatif comme apert par ces exemples.

Finalement, il y a lieu d'insister, au terme de notre parcours dans la longue étude préliminaire (104 pages, un traité en soi) de cette *Grammatica* de Sotomayor, sur le fait que les deux auteurs ont abordé dans une perspective tout à fait nouvelle un texte, qui, comme on l'a dit, avait déjà été examiné par divers chercheurs du XX^e^ siècle. Ils ont su, grâce à des recherches d'ordre historique et bibliographique d'une minutie extrême et d'une intelligence notable, apporter des données qui éclairent sous un jour nouveau ce point de départ de la pédagogie du français en Espagne. Nous n'avons pas parlé de l'excellence de l'édition qui en fait, à notre avis, le texte définitif de la *Grammatica*, mais il constitue, dans ses caractéristiques, le juste pendant de cette étude préliminaire. Il y a donc tout à fait lieu de saluer la publication de ce volume qui récupère si pertinemment un élément du patrimoine culturel, à la fois français et espagnol, que constitue le vaste ensemble des manuels de français en Espagne.

Brigitte LÉPINETTE

**Derek Offord, Lara Ryazanova-Clarke, Vladislav Rjéoutski & Gesine Argent (eds). *French and Russian in Imperial Russia.* Volume 1. *Language use among the Russian elite.* Volume 2. *Language attitudes and identity.*** Edinburgh : Edinburgh University Press, 2015, 270 et 266 p. ISBN : 978 0 7486 9551 5 / ISBN : 978 0 7486 9553 9

Slaviste, spécialiste de la Russie des dix-huitième et dix-neuvième siècles, Derek Offord, de l'université de Bristol, a depuis de longues années, rassemblé autour de lui une équipe de jeunes et moins jeunes

chercheurs qui s'intéressent au rapport langue(s), culture(s), identité(s) dans la Russie impériale. Historiens, littéraires, linguistes, sociolinguistes croisent leurs approches dans l'analyse de documents publics ou privés qui renseignent sur les pratiques de la société russe d'avant la Révolution et mettent leur expertise au service d'une meilleure connaissance d'un monde qui a souvent été stéréotypé sous le coup de généralisation.

La publication de *French and Russian in Imperial Russia* aux Presses de l'université d'Edinburgh s'inscrit dans la continuité du travail de cette équipe de recherche qui a animé les colloques tenus en août et septembre 2012 dans la capitale écossaise et à Bristol. Depuis 2011 Derek Offord a dirigé et favorisé la collaboration internationale dans le projet, financé par le *Arts and Humanities Research Council* britannique, qui avait initialement pour objet d'étudier l'histoire du français en Russie et qui a conduit à la publication de *European Francophonie* (Peter Lang, 2014), plaçant l'histoire du français dans le contexte plus large de l'Europe. Ce projet auquel ont participé de nombreux non-slavistes et plusieurs sihflésiens fait d'ailleurs suite à celui lancé à Paris en 2011 par Elena Gretchanaia, Alexandre Stroev et Catherine Viollet et dont la publication *La francophonie européenne aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Perspectives littéraires, historiques et culturelles* (Peter Lang, 2012) entend examiner les auteurs d'expression française en Europe centrale et orientale et particulièrement en Russie.

Les deux volumes de *French and Russian in Imperial Russia* se veulent complémentaires pour une approche multidisciplinaire de l'histoire des langues en Russie ; ils intéressent donc non seulement les slavistes, mais aussi les historiens, qu'ils soient spécialistes d'histoire culturelle ou historiens de la langue, les linguistes et sociolinguistes. Ils appréhendent le français en Russie comme la langue des élites européennes aux dix-huitième et dix-neuvième siècles et s'interrogent sur les caractères du bilinguisme russo-français, les deux langues coexistant, cohabitant, et ayant une influence mutuelle l'une sur l'autre. La période étudiée (la liste des têtes couronnées avec les dates de leur règne, qui se trouve en début de chaque volume, est tout à fait bienvenue) correspond aux Lumières et à l'époque romantique qui se termine avec Pushkin, lorsque le russe moderne devient le langage standard alors que le français était devenu la langue commune de l'élite sociale russe, usage encouragé par Elizabeth



(1741-1761) qui en avait fait la langue de la cour, avant que Catherine II (1762-1796) n'en fasse la langue de la communication au sein de l'intelligentsia, la langue de la réflexion et de l'intime.

Le premier volume s'attache à illustrer l'usage des langues au sein de l'élite russe, offrant une réflexion globale sur la coexistence des langues dans les pratiques langagières de la noblesse russe dans le contexte de la Russie de Catherine II (Derek Offord, Gesine Argent et Vladislav Rjéoutski) et dans le premier tiers du dix-neuvième siècle (Nina Dmitrieva et Gesine Argent), avant de proposer plusieurs études de cas, ce qui permet finalement d'aborder les fonctions du français dans les usages de bilinguisme avec ou sans diglossie, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique.

Les documents issus de la sphère privée – ego documents – que l'on trouve dans différents types d'archives ou de bibliothèques nationales, locales ou familiales sont une très bonne source pour étudier les pratiques linguistiques. Les correspondances forment un corpus fort généreux pour l'étude de l'usage des langues, ici le français, en exclusivité, dans un bilinguisme franco-russe ou avec l'allemand en partage. Ainsi en est-il des lettres que, au long du dernier quart du dix-huitième siècle, Catherine II adresse en français à Friedrich Melchior Grimm avec qui elle partage pourtant la même langue maternelle allemande (Georges Dulac), de celles des comtes Stroganov (Vladislav Rjéoutski et Vladimir Somov) ou de Nikolai Karamzin (Liubov Sapchenko) mais aussi des échanges épistolaires de la famille Vorontsov remarquables pour l'utilisation du *code switching* (Jessica Tipton), de la correspondance de Pushkin avec sa mère, son frère et sa sœur (Nina Dmitrieva), et des lettres que Aleksandr Radishchev adresse depuis son exil dans la dernière décennie du dix-huitième siècle (Rodolphe Baudin).

Si l'usage du français est clairement dominant dans la rédaction des journaux de voyage ou récits de vie de femmes russes nobles, comme l'ont montré Elena Gretchanaia et Catherine Viollet dans *Si tu lis jamais ce journal : diaristes russes francophones 1780-1854* (Paris : CNRS Éditions 2008), le multilinguisme y est aussi pratiqué, combinant le français et le russe mais aussi l'allemand, l'anglais et l'italien (Emilie Murphy). Si le français est bien leur langue de la communication écrite et orale, l'usage d'autres langues est pour elles un choix stratégique ; il leur

permet d'abaisser les barrières sociales, de se réfugier dans leur langue maternelle pour ne pas être comprises des francophones et pour mieux exprimer leurs émotions, enfin d'affirmer leur identité culturelle de femmes éduquées faisant partie de l'élite.

Dans la sphère publique et professionnelle, le français remplit diverses fonctions : dans la presse francophone russe, il servirait de médiateur ou d'instrument de propagande (Vladislav Rjéoutski et Natalia Speranskaia). Des études originales montrent l'importance de la terminologie française dans le monde de l'architecture et le langage architectural en Russie (Sergei Klimenko et Iuliia Klimenko) ou dans celui de la mode au sens le plus large où il fallait pouvoir se conformer au goût du jour et séduire pour manifester son appartenance à la société élégante, afficher sa distinction (Xénia Borderioux).

Le deuxième volume analyse les effets de l'usage du français d'un côté et de l'autre, le regard russe porté sur cette élite bilingue, avec au centre la question de l'identité sociale et nationale construite dans l'acte discursif et le choix de la langue. On constate en Russie comme c'est aussi le cas aux Pays-Bas (dans la famille Hogendorp étudiée par Madeleine van Strien-Chardonneau, par exemple), que le français est la langue dans laquelle on exprime sa gallophobie linguistique ou culturelle, on critique la francophonie russe et l'on revendique son identité nationale. Le multilinguisme de l'élite russe est complexe, intégrant l'usage des langues européennes dans une prise de conscience croissante d'une identité russe, d'une « russéité » (Russianness) ; c'est l'objet de ce volume d'en montrer toute la complexité, dans la recherche d'un équilibre, depuis le dix-huitième siècle jusqu'à la Révolution de 1917, entre l'héritage des Lumières européennes et les nationalismes naissants (Stephen Bruce).

L'évolution vers une identité littéraire et linguistique russe est portée par la francophonie russe, longtemps considérée dans un rapport filial par rapport à la langue et la culture françaises mais s'émancipant peu à peu dès la fin du dix-huitième et au dix-neuvième siècle pour soutenir l'évolution créatrice d'une « russéité » linguistique et culturelle. Illustrant ce processus, différents champs font l'objet d'étude, analysant les fonctions linguistiques dans l'expression littéraire et en particulier les activités de traduction.



La figure de la Princesse Dashkova est emblématique : femme de lettres, nommée par Catherine à la tête de l'Académie des sciences, elle avance son multilinguisme comme une preuve de son appartenance au monde européen et en fait un outil pour définir son statut social sans minimiser le danger que l'influence européenne représente pour ce qui est unique dans la culture russe. Elle agit en faveur de la promotion d'une langue russe standardisée (grammaire, dictionnaire, substitution des mots étrangers) tout en insistant sur l'importance d'apprendre les langues étrangères, valorisant ainsi la Russie aux yeux des observateurs occidentaux (Michelle Lamarche Marrese).

Les stratégies d'Aleksandr Sumarokov, traducteur de littérature française en langue russe au dix-huitième siècle, sont passées de l'encensement au dénigrement selon les périodes : vu comme le *Molière* russe ou le successeur de Boileau, il a ensuite été considéré comme un médiocre imitateur des auteurs français. Un nouvel éclairage porté sur le travail de ce francophile et slavophile met en évidence la tension qu'il tente de résoudre dans son travail de traduction, entre les normes linguistiques françaises et russes, faisant de lui un novateur (Sveltana Skomorokhva).

La presse périodique qui se développe en Russie dès le début du dix-huitième siècle, de manière relativement tardive si l'on considère les Gazettes de Hollande, semble avoir été un lieu privilégié du débat linguistique ; favorisant à la fin du dix-huitième siècle, la transformation du bagage linguistique et culturel français en un outil d'émancipation et de création identitaire russe, elle est en cela soutenue par le regard porté par la presse périodique française, comme *L'Année littéraire*, sur la francophonie russe considérée comme un relais (inter)culturel (Carole Chapin).

La charge sémantique et culturelle du lexique est abordée dans le registre du mot « amour » qui, formé au début du dix-huitième siècle grâce entre autres aux traductions d'œuvres françaises, est resté très fragmentaire et limité, comme en témoigne la version russe (1768) du *Dictionnaire d'amour* de Jean-François Dreux du Radier (Victor Zhivov). Il l'est aussi dans le registre de la mode, française, modèle à suivre ou à éviter. Le langage de la mode parisienne a intégré peu à peu la langue russe, comme d'ailleurs les autres langues européennes, assurant une victoire là où les troupes napoléoniennes ont échoué, « conquérant l'immense Empire

russe » (Olga Vassilieva-Codognet). L'étude du lexique comme révélateur de l'expression identitaire a ses limites : les traductions russes du concept de Patrie, de « l'amour de la Patrie » que partagent Catherine II et Napoléon, font l'objet d'une étude dont seul le slaviste confirmé pourra mesurer l'intérêt (Sara Dickinson).

La gallophobie linguistique est mentionnée à plusieurs reprises ; elle est analysée dans le théâtre comique russe qui « reflète le dilemme de l'occidentalisation » (Derek Offord) et en particulier dans la dernière pièce de Krylov qui critique la gallomania sur le modèle des *Précieuses ridicules* de Molière. Le travail d'écriture de Krylov est présenté comme une subversion, transposant le modèle français critiqué (le Molière du dix-septième siècle) dans le contexte de la Russie du dix-neuvième siècle ; cette pièce est exemplaire du processus d'appropriation culturelle de l'élite russe francophone car elle montre les interactions entre les cultures française et russe au début du dix-neuvième siècle et en l'occurrence les effets des idées véhiculées par la culture que l'on s'approprie (D. Brian Kim). Les débats linguistiques sur les usages du russe et du français, très présents dans la Russie alexandrine, sont illustrés dans l'approche de penseurs, littéraires et politiques se confondant souvent, avec les points de vue de Karamzin – dont le bilinguisme épistolaire a été étudié dans le premier volume (Liubov Sapchenko) – et Shishkov (Gesine Argent) complétés par ceux de Fedor Rostopchin et Sergei Glinka, tenants d'un nationalisme conservateur qui reposerait essentiellement sur un nationalisme linguistique (G. M. Hamburg).

Enfin une réflexion sur l'usage du français et les fonctions de celui-ci dans les récits fictionnels de Pushkin propose de voir dans l'assimilation des langues et cultures étrangères, une étape décisive pour la création d'une littérature/culture « éventuellement conçue comme authentiquement russe », Pushkin jouant un rôle essentiel dans ce domaine (Derek Offord).

L'intérêt de ces volumes réside dans la variété des thèmes abordés autour de l'usage du français en contexte russe au temps où l'on parle de l'Europe française mais aussi des guerres napoléoniennes, dans la combinaison des approches micro et macro et dans l'exploitation de documents rendus accessibles aux non-russophones. Peter Burke considère cette publication comme une étape importante dans l'histoire sociale du langage.



Ce que l'on constate dans le monde russe de la Russie impériale de la deuxième moitié du dix-huitième et de la première moitié du dix-neuvième siècle, – à savoir que le développement d'une conscience linguistique va de pair avec la prise de conscience identitaire et que l'usage de la langue française ne signifie pas nécessairement une attitude gallophile ni n'exclut pas non plus une attitude gallophobe –, se retrouve dans d'autres coins de l'Europe à la même époque et même plus tôt pour ce qui est de pays de l'Europe du Nord comme les Pays-Bas ou l'Allemagne. Aussi, le lecteur averti pourra placer le résultat de ces recherches dans l'ensemble des études portant sur le français langue étrangère ou seconde qui sont au cœur des activités de la SIHFLES et apporter une dimension comparative à l'exploration du monde russe francophone en soulignant les liens entre des processus comparables. Souhaitons que l'ouverture de cette équipe de chercheurs slavistes vers le monde hors Russie, entamée pour le projet qui a donné naissance à *European Francophonie* se poursuive dans l'exploration des documents qui permettent de comprendre les enjeux des pratiques langagières constitutives de la construction identitaire du sujet social, culturel et personnel.

Marie-Christine KOK ESCALLE
Université d'Utrecht, Pays-Bas

**Rahul Markovits. *Civiliser l'Europe. Politiques du théâtre français au XVIII^e^ siècle*.** Paris : Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2014, 400 p. EAN : 9782213681375

Le verbe « franciser » acquiert aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles un sens plus large par rapport à la signification strictement linguistique qu'il avait depuis qu'il était en usage, au XVI^e^ siècle (« franciser un mot »). À Hanovre, réside jusqu'en 1757 un théâtre français entretenu par les électeurs (à partir de 1714 également rois d'Angleterre). Pendant l'occupation française d'Hanovre, ayant duré six mois en 1757-58, on exploite la troupe de « sa Majesté Britannique » pour des représentations, relate, dans le *Journal militaire*, son rédacteur François-Antoine Chevrier. C'est dans ce contexte qu'apparaît le mot « franciser » pour désigner un processus d'acculturation (p. 191) : le mot est référé à l'action